

Sortir de la routine œcuménique

Le décret conciliaire sur l'œcuménisme est plus qu'une « réforme », certaines de ses expressions sont « révolutionnaires » par rapport au passé encore récent.

Si dans son arrière-fond dogmatique il suit très fidèlement l'ecclésiologie catholique, on est frappé toutefois par l'étonnant renouvellement dans la manière même de s'exprimer, dans l'attention surtout à considérer les autres avec un profond respect et une maximale compréhension. Dans son texte officiel, l'Eglise prend l'œcuménisme au sérieux, l'envisage très honnêtement comme un partenaire d'un dialogue dont elle-même attend un enrichissement.

Dans la situation présente, l'Eglise Romaine a fait un pas qui touche à la limite de ses possibilités actuelles, vu la tension extrême de ses courants internes. Il faut se réjouir très sincèrement et rendre la pleine justice à l'effort souvent héroïque des pères du Concile. Son texte est une ouverture, une invitation à un dialogue, un appel à tous d'y prendre une part active afin de dépasser *tous ensemble* les impasses accumulées dans l'Histoire.

Malgré le désir du pape Jean XXIII de supprimer le terme « frères séparés », il réapparaît dans le document. Il n'est pas heureux, car « séparés » de quoi ? Pour un chrétien il s'agit de ne pas être séparé de la Communion avec l'Orthodoxie qui domine toute institution historique, tout siège localisé ; ce dernier peut errer momentanément et l'Histoire nous en montre maints exemples.

Le chapitre sur les Eglises Orientales est malheureusement faussé par son articulation sur les Eglises uniates ; c'est une grave faute qui jette une nouvelle fois l'ombre de l'équivoque. Il faut dire clairement que l'« uniaticisme » est une méthode avortée une fois pour toutes et, dans un dialogue œcuménique, il vaut mieux ne pas le mentionner. Les rapports entre Rome

et ses Eglises des pays orientaux est une question de sa propre structure intérieure ; les uniates ne se trouvent pas du même côté que la Face Romaine tournée vers l'Orient non catholique.

Les décisions sur la *communicatio in sacris* ne rendent le dialogue que plus difficile car celle-ci introduit une grande confusion et embrouille les fondements ecclésiologiques par des mesures prématurées ; partielles, locales, d'exception, elles ne contiennent aucune solution pleine quant au fond du problème.

L'expression « les Eglises non romaines et les Communautés ecclésiales » est énoncée sans aucune définition doctrinale qui reste sous-entendue, or cette précision ecclésiologique est capitale pour un dialogue et pour sa franchise ultime. Les « vestiges » détachés du Tout exigent une évaluation dogmatique extrêmement difficile ; ils peuvent perdre leur valeur ancienne « par isolement », comme ils peuvent acquérir « par substitution » une valeur plus grande. La question reste ouverte.

Le document en parlant de l'Eglise Romaine au singulier, la place à part, très précisément *au centre*, entourée des Eglises et des Communautés comme de ses satellites. Cette position est déterminée par l'ecclésiologie, ce qui prédétermine aussi la place de l'Eglise Romaine dans le dialogue : elle est le Centre. Le mouvement œcuménique est pris en considération, mais le décret prend l'initiative qui ne peut appartenir de droit qu'au centre afin d'inaugurer l'ère du dialogue décisif pour le destin œcuménique.

Le principe exprimé à la fin du deuxième paragraphe du chapitre I est d'une importance capitale, il pose en « modèle suprême » de l'unité *le mystère de la Trinité*, la Vérité dans sa plénitude réalisée par la Vie des Personnes divines.

Cette perspective exemplaire nous invite à une réponse active, donc positive, au document romain du point de vue orthodoxe et qui peut rendre plus explicite les thèses et les

problèmes du texte analysé. Celui-ci est centré sur une communauté de dialogue et de collaboration sans préciser toutefois ses modes et ses conditions. Il est évident que *tous* doivent contribuer à clarifier le sens même des « relations œcuméniques » et leur fondement ecclésial. La présence, insuffisante à maints égards, des Eglises Orthodoxes au sein du Mouvement œcuménique n'est qu'une promesse pour le moment, mais formule déjà des prémisses différentes.

Le vrai dialogue postule une rencontre « sur un pied d'égalité », ce qui signifie que chacun témoigne pleinement de sa vision, mais que chacun est prêt aussi à écouter et à « réformer » au besoin les éléments défaillants de sa propre présentation. *Une pareille attitude n'est possible que si on accepte comme critère une Valeur qui est au-dessus de toute institution historique.* L'unité est subordonnée à cette valeur en tant que *conséquence* qui en découle.

La vraie charité aime le plérôme de la foi et conduit à sa participation ; elle s'exerce dans la souplesse des jugements sur les traditions diverses, elle reconnaît prophétiquement, là où elles se manifestent, les mêmes expressions de la Vérité ou leurs équivalents. Les mêmes termes peuvent couvrir des réalités différentes, et les formulations diverses peuvent converger vers la même réalité.

Toutes les parties de la chrétienté sont appelées à se convertir plus profondément, plus pleinement à la Vérité de Dieu. C'est un appel à dépasser tout provincialisme nationaliste, schismatique ou arbitraire par isolement des ecclésiologies immobiles d'école, leur relativité historique, de même que toute prétention d'être unique expression imposée à tous, toute *uniformité* qui contredirait le Mystère de la Trinité.

Ainsi les orientaux ne proposent aucune soumission à une institution orthodoxe historique et localisée — Constantinople, Moscou ou Athènes — mais ils appellent *tous* — les orthodoxes inclus — à une transcendance des institutions empiriques toujours défaillantes vers *l'Orthodoxie*. Il faut bien comprendre que pour les orientaux, le terme *Eglise* s'identifie

à l'Orthodoxie, à son éthos *théandrique*. Toute église locale ne vit qu'en fonction de l'Orthodoxie présente dans le mystère eucharistique, dans le dépôt apostolique de la foi ; mais, dans sa réflexion théologique, toute église ne manifeste que des approches au Plérôme. Ceci fait comprendre qu'on accepte le péché *dans* l'Eglise, mais jamais le péché *de* l'Eglise. Le péché justifie *ecclesia semper reformanda* dans un élément humain, mais le Saint de l'Eglise la plénifie de sa surabondance divine.

Celui qui embrasse l'Orthodoxie, l'unique du « ainsi croyaient les Apôtres et les Pères » se trouve *ipso facto* en communion avec les églises orthodoxes historiques. C'est vers la recherche de cette Orthodoxie que le dialogue doit s'orienter afin de préciser *tous ensemble* ses éléments.

Avant la rupture entre l'Orient et l'Occident, il n'existait qu'une seule Tradition, l'Orthodoxie où tous étaient profondément enracinés, d'où tous sont issus. Il faut *ensemble* se trouver dans l'accord avec le fil ininterrompu par-dessus les ruptures et les isolements, il faut ensemble se ressourcer dans le passé commun avant toute séparation afin de se retrouver non pas dans le passé archaïque, mais de la manière créatrice dans le présent de l'éthos permanent de l'Orthodoxie de toujours, dans sa synthèse actuelle.

Dans cette perspective toute église locale rassemblée dans son évêque, intégrée par lui en communauté eucharistique, coïncide avec les autres car chacune manifeste la même plénitude de l'Eglise de Dieu. Le seul centre de droit divin est la Jérusalem céleste qui se manifeste dans toute synaxe eucharistique. Toutefois comme le Père préside dans l'Amour des Personnes divines, une église par la priorité ancienne de témoignage et d'accord (Rome chez les anciens) préside dans l'amour mais sans aucun pouvoir juridictionnel sur les autres.

Les églises du temps apostolique se définissaient en partant de l'eucharistie — *agapè* — comme icône vivante de l'amour trinitaire. Selon saint Jean Damascène (*De fide orth.*, VIII) les trois Personnes *ont le même contenu essentiel*, elles sont unies non pour se confondre, mais *pour se contenir réci-*

proquement. Chaque Personne ainsi est une manière unique de contenir l'essence, de la donner aux autres, de la recevoir des autres, et ainsi de *poser les autres*.

Image combien suggestive, « image conductrice » qu'il faut contempler comme un moment préalable au dialogue œcuménique. Elle écarte toute uniformité et tout désir d'absorber ou de subordonner les autres. Elle inspire à reconnaître dans sa *positivité* la valeur de l'autre. A l'image des trois Personnes divines, les trois Parties de la chrétienté doivent entrer en possession du « même contenu essentiel », de l'unique Orthodoxie de la Vérité divine. Leur unité n'est pas « pour se confondre » mais pour contenir et poser chacune les autres mutuellement, devenir consubstantielles, Une et Trine à la fois.

A la place du pouvoir monarchique qui impose sa tradition, à la place de la libération anarchique de la Tradition qui n'est pas son dépassement prescrit par le dynamisme de la Tradition elle-même, l'Orthodoxie enseigne que plus on est « traditionnel », et plus on est libre de toute « forme » traditionnelle car plus attentif à son contenu, à la « Parole qui parle », cœur caché de la Tradition selon saint Irénée et qui fait passer de la loi de la Tradition à sa grâce.

Selon les Pères ce ne sont pas ses expressions historiques, mais c'est l'unité qui est de nature dogmatique, elle appartient à l'esse de l'Eglise, de l'Orthodoxie. Toute rupture de la communion est un acte grave et c'est pourquoi jadis la communion avec les Patriarches, la réciprocité de témoignage, s'érigéait en critère de l'Orthodoxie de toute église locale. La communion fait circuler la sève même dans toutes les parties de l'*Una Sancta* avec l'action thérapeutique de l'Esprit-Saint.

Toute l'importance révolutionnaire du document romain est d'obliger *tous les chrétiens* à sortir de la routine œcuménique et à réexaminer avec des yeux nouveaux les conditions mêmes du dialogue, d'amorcer « le dialogue sur le dialogue ».

Paul EVDOKIMOV